

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'éclat vif d'un silex
Chant pour une Madeleine Gagnon proche

Hugues Corriveau

Number 109, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37638ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Corriveau, H. (2003). L'éclat vif d'un silex : chant pour une Madeleine Gagnon proche. *Lettres québécoises*, (109), 6-6.

L'éclat vif d'un silex

Chant pour une Madeleine Gagnon proche.

H O M M A G E

HUGUES CORRIVEAU

MADELEINE GAGNON NOUS ACCOMPAGNE DEPUIS TRENTE ANS, en toute franchise, par son regard posé sur le monde ; et l'honneur qui lui échoit reconnaît en son œuvre ce qui nous porte vers elle, vers ce qu'elle chante de son univers intérieur, de sa voix multiple qui a donné aux femmes, ainsi qu'aux vivants, ainsi qu'aux réalités terrestres, des mots pour que d'eux sortent du silence leur face cachée et les modulations de leur traversée¹.

PRIX ATHANASE-DAVID 2002

Double honneur même, puisque le poète Paul Chanel Malenfant, heureux hasard, fait paraître chez Typo une forte anthologie poétique, *Le chant de la terre*, accompagnée d'une non moins forte préface éclairante. Ce chant orchestré par les astres (peut-être ?) autour de la fortune littéraire d'une grande auteure souligne un travail obstiné, musicale formulation, qui s'est tenu au plus près à la fois de l'archéologie et du témoignage engagé. Dans une entrevue qu'elle accordait à Estelle Zehler (*Le Devoir*, 10 novembre 2002), Madeleine Gagnon, avec cette simplicité accomplie qu'on sait lui reconnaître, décrit son désir et son travail :

J'espère donner des pistes pour que le lecteur, la lectrice puisse modifier leur compréhension du monde. J'espère, également, que mon écriture est responsable, c'est-à-dire qu'elle met en scène des forces vives du côté de la vie pour défier en quelque sorte la mort ou le néant. (p. F 5)

La condition humaine, donc, comme visée première à la condition même de la poéticité de l'œuvre, à savoir dans les genres multiples pratiqués par Madeleine Gagnon, en investir la fluidité, les modulations, les transitions. L'écriture sera pour elle toujours première à la compréhension des femmes ou de l'humaine réalité. Le chant en sera le témoignage ultime, la voix intérieure, celle qui en écho la traverse. Car, cette poétique première de la voix, on la retrouve tout à la fois dans les recueils bien sûr, mais aussi dans les romans ou les récits (comment lire autrement l'immense *Deuil du soleil* ?) ou dans les essais (même ce chant modulateur de l'ultime poésie parcourt aussi les troublants témoignages de *Les femmes et la guerre*). Dans son très bel essai consacré à ses *Mémoires d'enfance*, Madeleine Gagnon trouve les mots justes pour que s'accomplissent ensemble l'œuvre de mémoire et l'œuvre d'incarnation. La métaphore originelle de la lune tombée,

l'apprentissage de l'écriture et l'ébahissement de l'inépuisable recommencement du sens des mots, voilà bien ce qui est reconnu par ce prix prestigieux qui souligne la permanence d'un regard à jamais étonné devant les choses de l'existence. Madeleine Gagnon est une enfant de la terre, et cette enfant ne vieillit pas, tant le plaisir des découvertes, même les plus noires, réserve sa part inextinguible de vie et de pulsion. L'œuvre de Madeleine Gagnon est obstinément tournée vers le pourquoi et le comment des gestes de la vie, gestes posés tout autant par les hommes que par les femmes dont elle cherche à tirer le sens intrinsèque et l'ultime lumière. Paul Chanel Malenfant, dans sa préface intitulé « Dans le chant de la terre d'une terre promise »¹, souligne la figure matrice de la mère, cette source ultime des sens :

Le recours à la figure maternelle infléchit surtout une pratique de l'écriture vécue comme une activité physique, biologique. Généalogique. Héritaire. Le biographème ici induit, irrigue le poème. Car l'écriture est aussi un acte de naissance. Une scène d'origine.

Et cette origine, il faut l'entendre chez Madeleine Gagnon autant organique que territoriale, puisque l'auteure a donné, dans *Chant pour un Québec lointain*, son sens à l'appartenance, à l'incarnation physique des pierres et des eaux, à la source inépuisable de son inspiration. S'il est parfois cliché de le souligner chez certains auteurs, chez Madeleine Gagnon, force nous est de reconnaître que de l'intime à l'universel se dessine une ligne de fond, une trame sonore et sensationnelle qui coud ensemble les pluralités des interventions. Si *L'infante immémoriale* accompagne *L'instance orpheline*, c'est bien, comme elle le dit si justement, parce que *La terre est remplie de langage*. Et ce langage amoureux de la vie et de ses sens, de la sensualité des matières, des plus subtils corps secrets, Madeleine Gagnon nous en aura fait cadeau pour que la littérature d'ici s'ouvre plus encore à son accomplissement.



MADELEINE GAGNON

1. Je renvoie les lecteurs au très beau texte que signe Gaëtan Lemay, qui résume à la fois cette passion et cette carrière, dans la brochure consacrée aux lauréats et lauréates 2002 des Prix du Québec. Faut-il, en passant, se désoler encore une fois que seules deux femmes, si l'on compte l'immense Jocelyne Allouche, seront récompensées sur les onze prix décernés cette année ?